

Carl Rogers et le millénaire qui vient

Nombreux de par le monde sont les thérapeutes centrés-sur-le-client qui regrettent quelque peu, semble-t-il, que Carl. Rogers ait vécu jusqu'à un âge aussi avancé. Ils ne se sentent pas à l'aise avec le fait qu'il ait quitté la salle de « counselling » et les universités pour aller vers le monde complexe des groupes de rencontre, des ateliers inter-culturels et du travail en faveur de la paix. Ils apprécient encore moins l'intérêt qu'il a manifesté les dernières années de sa vie envers les mystérieuses interconnexions au sein de l'ordre créé, et l'accent qu'il a mis sur les dimensions spirituelles ou mystiques dans les relations thérapeutiques. En quelque sorte, cette évolution du dernier Rogers est choquante pour ceux qui préfèrent voir en lui l'humaniste pragmatique profondément engagé dans l'application rigoureuse de la méthode scientifique empirique.

Je ne partage pas les doutes de ceux qui pensent que le Carl, des années 70 et 80 s'égarait et souffrait de folie des grandeurs ou de sénilité croissante. Au contraire, c'est justement cette évolution dernière qui m'amène à penser que la place de Carl dans l'histoire est assurée et que son influence alors que point le nouveau siècle se fera de plus en plus sentir. Son temps est encore à venir.

En Grande Bretagne actuellement - comme en Amérique et dans la plupart des pays européens - la culture matérialiste des lois du marché règne en maître absolu. Compétitivité, rapport qualité-prix, efficacité, responsabilité financière, rentabilité sont les mots d'ordre de cette culture, et ils ont installé dans notre pays une ambiance de suspicion et de mépris dans laquelle personne ne se sent digne de confiance ou capable de faire confiance. Cela n'a rien d'imaginaire de suggérer que beaucoup, et probablement la plupart, de mes compatriotes vivent dans un climat qui est exactement à l'opposé de celui que Rogers a découvert il y a bien longtemps comme étant "nécessaire et suffisant" au mouvement thérapeutique. Au lieu d'une considération positive inconditionnelle, ils essuient critique et jugement; au lieu d'empathie, une froide indifférence, au lieu de congruence, l'impénétrabilité de dirigeants joueurs-de-rôle et l'inauthenticité de vendeurs qui peuvent offrir aussi bien de la lessive, la voiture la plus récente, un cours à l'Université ou même une marque particulière de psychothérapie. Voilà une culture qui est profondément défavorable à l'intimité vraie et laisse peu de place à la réflexion, encore moins au mystère, et à la compréhension du spirituel.

Dans le monde du « counselling » et de la thérapie, le résultat de plusieurs décennies de recherches semble de plus en plus décevant. Ici même¹, Maureen O'Hara attirait récemment l'attention sur les conclusions de l'éminent behavioriste Neil Jacobson qui a monté une attaque contre l'"industrie" de la thérapie et jette un doute important sur la qualité et l'utilité des études de recherche, même les mieux conçues (Jacobson, 1995). De façon stupéfiante, il semblerait que la motivation du client et la qualité de la relation entre client et thérapeute s'avèrent comme étant les deux seuls facteurs conséquents qui soient importants - et cela après des années d'innovation, la naissance de plus de 400 orientations thérapeutiques et des milliers d'études de recherche. Serait-ce que Rogers avait raison après tout ? Assurément, une recherche récente faite par mon collègue David Howe à l'Université d'East Anglia le suggérerait fortement. David a mené une vaste étude qualitative des clients qui avaient été vus par un large éventail de praticiens comprenant des comportementalistes, des gestaltistes, des psychanalystes, des travailleurs sociaux et des thérapeutes centrés-sur-la-

¹ numéro spécial de Mouvance février 96.

personne. Sa conclusion a quelque chose d'un son familier: "Pourquoi les conditions fondamentales et l' "alliance thérapeutique" apparaissent-elles comme caractéristiques communes à nombre des traitements ayant réussi et donnant satisfaction? Pourquoi les thérapeutes pensent-ils que la réussite thérapeutique est la conséquence du savoir-faire technique et de l'orientation théorique qui leur sont propres, alors que les clients mettent en avant l'attitude et la personnalité du thérapeute comme étant de loin le plus important ?" (Howe, 1993) On va s'apercevoir, je crois, que ceux qui, les dernières années, surtout aux USA, ont eu tendance à vénérer Carl Rogers presque en tant que monument historique sans rapport avec le présent, ont porté un jugement prématurément erroné. Je suis confirmé dans cette conviction par l'arrivée ce matin d'une bouteille de champagne envoyée par mes éditeurs pour fêter la vente du 50 000ème exemplaire de "La pratique du 'counselling' centré-sur-la-personne", dont j'ai été avec Dave Mearns le co-auteur en 1988. En Grande Bretagne, il semblerait que l'approche centrée-sur-la-personne soit vivante et même bien vivante: en effet, aucun autre livre des Editions Sage n'a été vendu en plus d'exemplaires. Qui plus est, lorsque je considère le tableau d'ensemble en Europe, je crois que de nombreux indices montrent que loin d'être en train de disparaître, l'oeuvre de Rogers commence tout juste à porter fruit, et cela est vrai non seulement pour l'Europe Occidentale, mais aussi pour les pays qui appartenaient auparavant au bloc soviétique.

Carl Rogers fut beaucoup plus qu'un thérapeute de génie. Il a perçu avec une clarté croissante que le travail qui avait d'abord commencé dans le cabinet de consultation avait de profondes implications pour la vie des humains et pour l'avenir de l'humanité. C'est cette ampleur de vision et le souci de globalité de Rogers qui vont faire qu'on va continuer à entendre son nom au 21è siècle. Au fur et à mesure que la culture matérialiste va se désintégrer, comme elle va sûrement le faire, il se pourrait bien que l'environnement psychologique vénénéux qu'elle a généré laisse le passage à un respect nouveau pour la personne humaine. Cela ne se produira pas du jour au lendemain et il y aura inévitablement une période de chaos et de transition douloureuse. Cependant, l'homme qui a révélé la puissance de guérison des conditions fondamentales et qui a, le premier avec ses collègues, identifié le besoin humain fondamental de considération positive, sera comme un phare dans l'obscurité. En outre, l'assertion par Rogers de la dimension spirituelle et mystique de l'expérience sera d'un encouragement croissant pour ceux qui ne peuvent plus trouver leur nourriture dans la religion institutionnelle ou dans les récits de foi des siècles précédents. Pour tous ceux-là, l'oeuvre de Rogers et son engagement envers le mystère et le miracle essentiels de la personne humaine et des relations entre humains seront une véritable voie de grâce et assureront que le monde de l'esprit reste accessible. Et enfin, comme si tout ceci n'était pas suffisant, j'incline de plus en plus vers la certitude que la façon de concevoir la thérapie à laquelle Carl a donné naissance porte en elle la possibilité d'être développée en un paradigme valable pour tout le domaine: bref, à la fin du vingt et unième siècle, si nous y arrivons, je parierais bien qu'on se souviendra encore du nom de Carl Rogers.

Brian Thorne

Brian Thorne est professeur et directeur du 'Counselling' à l'Université d'East Anglia à Norwich, où il exerce depuis 1974. Il est aussi un des membres fondateurs du Centre de Norwich, le premier organisme de 'counselling' et de formation à s'être engagé dans l'approche centrée-sur-la-personne en Grande Bretagne. Il a écrit de nombreux livres et articles, dont Carl Rogers (Editions Sage, 1992) qui a été traduit en français sous le titre Comprendre Carl Rogers. et publié par les Editions Privat en 1994. Il a régulièrement travaillé en France depuis 1976.

(traduit par Micheline Bezaud grâce à l'aide de Sandra Pedevilla)